

fenêtre qu'elle a sur la façade).

De l'autre chambre, par une trappe, un escalier en colimaçon descend à votre cabinet de travail. Une double cloison, renfermant des débris de liège, isole celui-ci des bruits du hall : c'est la paix. C'est la silencieuse cité des livres chantée par Sylvestre Bonnard. Et là, dans l'embrasure de la fenêtre, se tient, reconstruite, la chaire du clerc médiéval : les in-folio sous le siège ; un pupitre mobile, adapté au bras du fauteuil droit à oreillettes, vous renferme dans votre étude, tandis que, du dais, l'éclaire la lampe ; et il y a, dans les côtés du meuble, des places pour vos carnets « bondés de notes ».

Eh, eh ?...

LES XIII.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

L'Art ou plutôt l'actualité artistique s'en fut promener l'autre jour à Malines — Malines, une ville exquise, à la fois archaïque et vivante, presque aussi noble que Bruges, mais mille fois plus radieuse ! — où l'on exécutait l'œuvre d'un jeune compositeur né sur les bords de la Dyle et à l'ombre de la superbe tour de Saint-Rombaut. Tout jeune encore, — il a trente ans à peine — M. Edmond Pallemmaerts est le directeur et même le fondateur du Conservatoire de Buenos-Ayres. Dans cette merveilleuse ville de près d'un million d'âmes, ce « petit Belge » est arrivé à tenir un rôle analogue à celui que M. Gevaert joue à Bruxelles et Peter Benoit à Anvers.

Il y a près de dix ans, le jeune Malinois s'embarquait un beau matin pour entreprendre la civilisation musicale de l'Amérique du Sud, continent absolument vierge ou du moins barbare, contrée adorablement neuve et *genuine*, comparée à notre vieille Europe pourrie d'esthétique et de byzantinisme.

Pallemmaerts venait d'avoir vingt ans. Il sortait du Conservatoire royal de Bruxelles où il avait fait de solides études sous la direction de MM. Arthur de Greef, Gustave Huberti et feu Kufferath. Celui-ci lui enseigna le contrepoint, Huberti l'initia à l'harmonie et De Greef en fit un remarquable pianiste. Pallemmaerts avait même décroché les premiers prix de composition avec la plus grande distinction. Mais que repré-

sentaient diplômes de capacité, encouragements de la critique, félicitations des jurys compétents, sinon des honneurs très platoniques dans un pays où les musiciens semblent sortir de terre comme les asperges des terreaux malinois !

Pallemaerts avait beau posséder du fond et du talent plus que les autres, il n'en trouverait pas moins la carrière atrocement encombrée, les médiocres étant généralement les plus débrouillards et les plus rapaces. Quelles perspectives s'ouvriraient à lui s'il demeurait en Belgique ? Végéter, déjouer les embûches, esquiver les chausse-trappes de la concurrence, courir le cachet, s'énerver à faire pianoter des petites grues ou d'affreux mômes sans les moindres « dispositions », quitte à travailler sérieusement à ses moments perdus, c'est-à-dire en prenant sur ses indispensables heures de repos et de sommeil quelques instants pour se livrer à la composition, à la création d'art ?

Beaucoup se seraient résignés à ce sort morne et déprimant. Pallemaerts, lui, est un volontaire et un énergique. Il a du sang et du sens. Un beau Flamand ! J'avais appris à l'apprécier comme pianiste et même comme compositeur, un soir que, dans une maison amie, il nous joua avec une réelle compréhension, l'*Appassionata* de Beethoven, puis des mélodies et des morceaux de piano de son propre bagage.

Nous nous étions liés. A la différence de la plupart des croque-notes, des rapins et des praticiens nationaux — ils abondent ici, ceux que Flaubert appelait si justement des vitriers ! — notre jeune ami avait des idées, de la réflexion et de la lecture, et son tempérament d'artiste n'était pas celui d'un simple « impulsif » de la tache de couleur ou de la tache de musique.

Au cours d'une de nos longues et ferventes excursions à l'est de Malines, vers le Hageland ou la Campine, il me fit part de ses projets d'exil volontaire et cela non sans une certaine mélancolie patriale, car il était et il est bien resté de chez nous ! Je ne pus que l'approuver et l'encourager. Sa résolution fut prise irrévocablement à la fin de cette belle journée d'été sur le plateau d'Heyst-Op-den-Berg, d'où nous admirions je ne sais combien de clochers épars dans le pays aimé ! Et il me joua ce soir ses premières compositions en leur prêtant une saveur, un accent inaccoutumés. Et si c'était un adieu, c'était avant tout un espoir.

Quelques mois après, il abordait aux rivages lointains d'où nous avons importé jusqu'à présent plus d'extraits de viande et plus de guano que de productions d'art. Et en quelques années, à force de vouloir et de talent, il a créé à Buenos-Ayres un important établissement, voire tout un mouvement musical. Naturellement sa pensée se reportait vers le *home* et le terroir flamand et ses compositions s'imprégnaient plus que jamais de la sève et de la lumière de chez nous. C'est ainsi qu'il a mis en musique un poème consacré à Boduognat, le fameux chef des Nerviens, ce très lointain ancêtre des Anversois et des Malinois. Nous entendîmes cette œuvre et quelques autres l'autre jour, en une grande fête où l'auteur, revenu pour un mois au pays natal, fut l'objet de démonstrations vraiment touchantes et dont la sincérité parvint à m'émouvoir moi-même, quelque méfiance que j'entretienne à l'égard de ces manifestations d'enthousiasme local.

Boduognat est une œuvre de valeur et surtout de généreuse promesse. J'attends impatiemment le compositeur au théâtre pour lequel il me paraît doué mieux que la plupart de ses jeunes confrères flamands, sans en excepter les meilleurs. Sa musique est expressive, dramatique et passionnée, d'une belle couleur héroïque, d'un sentiment plein de noblesse, sans surcharge et sans banalité. Qualité essentielle, qui manque souvent à nos musiciens et écrivains flamands : M. Pallemarts compose dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire qu'il possède le sentiment des proportions. Il dit ce qu'il faut exprimer, et, cela, le mieux possible, sans amplifications et fioritures, sans rhétorique, alors que la plupart de ses confrères représentent les dignes continuateurs de ces cénacles de méchants poètes allégorisants, impitoyables raseurs, qui s'appelaient si justement des « Chambres de Rhétorique ». Une autre qualité précieuse et rare en ce pays chez la gent musicante ou barbouillante, c'est la compréhension du *beau littéraire*. Pas de danger que Pallemarts s'acoquine, comme il n'arrive que trop souvent ici, avec un librettiste qui ne soit un artiste, un poète ! Quoique écrit en forme d'oratorio, *Boduognat* donnait l'impression du théâtre tant le dialogue des solistes en est scénique, les chœurs animés, l'orchestre décoratif. C'est déjà de la musique de *geste*. On assistait vraiment au triomphe de César, et au suicide de la belle Nervienne, et l'hommage rendu par le vainqueur à la bra-

voures des Belges avait l'accent de la parole historique, traduite en flamand par le librettiste : *Belgen zijn waarlijk de dapperste Gallen* (Les Belges sont les plus braves des Gaulois).

Braves, je crois qu'ils le sont encore, et surtout entrepreneurs, pleins d'initiative. Trop à l'étroit dans leur petit pays, voilà qu'ils émigrent; et ce ne sont plus seulement, comme autrefois, les commerçants, les industriels et les colonisateurs qui abandonnent la métropole, mais, à l'exemple de Pallemaerts, les artistes, saisis du même esprit aventureux, vont chercher au loin des « coudées plus franches », des milieux où leur activité aura plus de « jeu ». Avant le jeune Malinois dont je vous parlais, un autre musicien flamand, M. Franck Vanderstucken, un Anversois, élève de Peter Benoit, avait pris le chemin de l'Amérique. M. Vanderstucken dirige en ce moment à New-York et à Cincinnati des sociétés de musique (symphonie et chœurs) formidables comme tout ce qui se fait là-bas; et, mieux encore, il est devenu le *leader* d'un groupe de compositeurs yankees, dont, si j'ai bonne mémoire, vous avez dû entendre les *maiden works* ou les œuvres de début, pendant la dernière exposition de Paris.

Nos écrivains aussi désertent le berceau belge. Rodenbach vivait depuis longtemps à Paris; Maeterlinck y séjourne plus souvent qu'en sa Flandre natale, Eugène Demolder s'est éloigné des rives du canal de Charleroi et de la forêt de Groenedaele pour voisiner avec l'Oise et les futaies de Fontainebleau, et voilà encore Emile Verhaeren qui dit adieu à son cher Escaut et à ses polders de Puers et de Bornhem pour vivre dans ce Paris où l'appelaient sinon de plus sincères amis et admirateurs, du moins des admirateurs et des amis plus nombreux.

Ceux-là sont allés retrouver leur véritable patrie intellectuelle, mais d'autres ont dû se résigner à l'exil. Le *Mercur* parlait récemment, dans sa revue du mois, de M. Léopold Courouble, à propos d'une amusante fantaisie consacrée au parler bruxellois. M. Courouble, attaché semblait-il plus que n'importe qui à notre bonne ville de Bruxelles, dont il blaguait les mœurs et le langage, comme on se moque parfois gentiment et sans malice de ce qu'on chérit bien filialement, vient de s'embarquer pour le Congo où l'attend une position de juge au tribunal de Borna.

Oui, je suis persuadé que M. Courouble chérissait comme

nous les chérissons cette population, ce pavé et ces intérieurs d'ici, jusque dans leurs faiblesses et leurs tares, peut-être même à cause de celles-ci. Car, à la longue, on s'accommode des défauts et des travers de ce qu'on aime; on éprouve d'abord de l'indulgence, et puis de la sympathie pour les côtés choquants et critiquables de l'objet aimé. Le mauvais langage, voire le prosaïsme ultra simpliste de nos entours finissent par nous devenir indispensables. L'épouvantable vide intellectuel, le néant littéraire des dignes bourgeois d'ici acquiert à la longue, par son intensité même, par ses profondeurs insondables et vertigineuses, la vertu balsamique d'un *nirvana*, d'un souverain calmant, ou d'une douche réparatrice.

Léopold Courouble, écrivain gaulois, même attique, enfant de Bruxelles élevé dans un lycée parisien, avait admirablement observé et persiflé les mœurs et le langage de la « bonne bourgeoisie » marollienne. Ses deux livres de contes et de tableaux bruxellois représentent de purs chefs-d'œuvre à rapprocher des humoristes anglais, par exemple du Dickens de *Pickwick*. Le matérialisme bon enfant, la vulgarité sensuelle et sentimentale, la plantureuse trivialité, mais aussi les allures spontanées, les mœurs libres et sincères, la grosse joie sociable de ce bon peuple que les Espagnols du duc d'Albe appelaient assez plaisamment des « hommes de beurre », y sont célébrés en une pâte affriolante, avec une couleur aussi franche et croustilleuse que dans les toiles des petits-mâîtres, avec cette différence que Courouble nous peint surtout les magots, les commères, les lurons et les pifres de la classe moyenne du bas de la ville : commerçants enrichis, notables de quartiers, conseillers municipaux, officiers de gardes civiques, membres de la « Grande Harmonie », cette « société d'agrément » où les jeunes gens en quête de promesses honnêtes et raisonnablement dotées, conduisent des cotillons « honorés de la présence de la famille royale ».

Courouble a fait pour Bruxelles ce que Julius Stinde avait réalisé pour Berlin dans ses livres si désopilants consacrés à la *Famille Buchholz*. Les noms seuls de ses personnages sont des trouvailles, de véritables enseignes drôlatiques. Le *Châtiment de Madame Keuterings*, la *Fin de Trullemans*, *Mosselman* et surtout les *Fiançailles de Joseph Kakebroek*, sont autant de scènes de la vie bruxelloise, assignant à Courouble (qui les publia d'abord dans le journal la *Réforme* sous le pseudo-

nymé de M^e Chamailac) une place tout à fait originale et pas la moins enviable, dans notre petit monde d'écrivains. Et voilà ce charmant humoriste appelé à rendre la justice aux nègres du Congo!

Avant lui, en des charges tout à fait marolliennes, c'est-à-dire en cette hybride et incestueuse mixture de français et de flamand, des humoristes du terroir, tels que M. Victor Lefèvre (dit Coco-Lulu) et M. Léopold Pels croquaient et faisaient dialoguer les gens du peuple, les aborigènes égrillards, les turlupins de la rue Haute, les copains de Luppè Karsoul, de Bazouf et de ce Pitje Snot dont je vous contai autrefois les mirifiques funérailles. Un journal, la *Casseroles*, aujourd'hui disparu, au grand regret des amateurs du pittoresque local, était tout entier rédigé en cette langue de bas-fonds, par M. Léopold Pels. Bazouf et sa Vergenie y commentaient les événements d'actualité bruxelloise avec l'esprit narquois et mystificateur, autrement dit *zwanzeur*, qui caractérise nos gavroches et nos loustics de carrefours. Ils étaient pour Bruxelles les Paschino et Marforio de Rome, les Teun Koekeloure et Trinette d'Anvers, les Schulze et Muller du *Kladerradatsch*.

M. Victor Lefèvre, lui, s'est amusé à interpréter en marollien les... Fables de La Fontaine. *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf* s'intitulera *El veus qui veut s'fair si gros comme un bœuf* et se terminera par cette moralité :

*C'est comm' ça dedans l'vie
D'êt' plus grand qu'on est on a toujours d'l'envie
El quetje (gamin) d'apprenti veut passer ouvrier
Tout just' comme el piot' (pioupiou) qui veut iet' guer-
[nadier (grenadier).*

A dessein j'ai cité des vers ressemblant le plus à du français.

Un lettré italien qui vécut longtemps ici, M. Tito Zoenardelli, auteur de remarquables travaux de philologie et d'un commentaire du Dante, n'a pas dédaigné de s'occuper du patois de nos petites gens et il s'est même donné la peine de recueillir les insultes, les quolibets et les sobriquets les plus imagés du vocabulaire de nos faubouriens. Mais inutile de dire que malgré la conscience que le savant apporta dans ce travail, celui-ci présente de très fortes lacunes.

M. Courouble, lui, n'est pas descendu jusqu'au marollien

renforcé et carabiné; il s'est arrêté aux couches moyennes : celles où l'on ne parle plus une langue aussi brutale et faisandée que dans les milieux ouvriers, mais où le dialecte, les tours de phrase, le vocabulaire et surtout l'accent, trahissent une origine à peine plus relevée que celle des naturels des rues Blaes et des impasses de la rue Haute.

Votre compatriote M. Charles Morice, qui vient de publier un très beau livre sur *l'Esprit Belge*, aurait lu avec profit les contes si particuliers de M. Courouble. Ils l'auraient renseigné d'une façon amusante, quoique gaillarde, sur maints côtés de cet esprit qui doivent l'intriguer ou même lui être fermés complètement. Esprit fin, nature délicate, écrivain loyal et de belle tenue, M. Morice s'est essayé, comme il le dit lui-même, à se faire de l'esprit belge une idée personnelle, mais Bruxelles étant son point central de vision et d'expérience, c'est toutefois de Paris que l'auteur est resté orienté. Malgré cette orientation, M. Morice se montre extrêmement compréhensif et il nous juge toujours avec courtoisie, souvent avec sympathie, et en plus d'une page, il nous révèle à nous-mêmes, il nous apprend notre valeur et, presque, notre rôle.

Je lui sais gré d'avoir proclamé l'originalité, l'individualisme du Belge et de lui prêter, avec Edmond Picard et à l'encontre des « séparatistes » de Liège ou d'Anvers, une âme unique, une âme commune, malgré la dualité. Le mystique qu'il y a chez M. Morice, fait des efforts très ingénieux pour apprécier le réalisme, la santé, la force pratique de nos compatriotes. Il a constaté aussi chez nous cette rare et très précieuse rencontre de la réflexion et de l'impulsion. Mais il est bien sévère, bien puritain pour le gentil Mannekenpis sculpté par Duquesnoy, et le pauvre amoureux qui, en promenade, délaissa un moment son amoureuse pour imiter le geste du gamin incontinent! Les livres de M. Courouble le convertiront peut-être à notre sans-gêne et à notre gaillardise.

En revanche, il y a des choses très justes dans les chapitres consacrés à la littérature et à la peinture, et les deux derniers chapitres : *Conclusion* et *Après avoir conclu*, sont à relire et à méditer. C'est en ces pages surtout que ce Français nous assigne notre vocation, notre signification dans le chœur des races. J'y relève ces lignes : « La dualité de l'esprit belge est

la clef de la portée où pourrait s'inscrire toute la chanson du sang de ce peuple. » Il y constate le regrettable abîme entre la minorité productrice très active et très douée des écrivains, et le public désintéressé jusqu'à l'apathie de ces manifestations les plus précieuses du génie national. Cette apathie est même cause de l'exode de nos écrivains à Paris. Avec non moins de raison il souhaiterait un jeu plus indépendant à l'énergie nerveuse du peuple belge, un peu plus d'initiative et même un peu plus de rêve. Mais est-il si sûr que cela de notre esprit de conformité? Et ne s'est-il point trop rappelé les griefs bien justes — mais il y a quarante ans — de Charles Baudelaire? Après quelques critiques présentées, je le répète, avec tout le tact d'un galant homme et d'un hôte bien appris, M. Morice prédit à la Belgique que, déjà le carrefour du monde civilisé, elle en sera bientôt le centre.

Et pour finir, le penseur souhaite aussi que la Belgique devienne le théâtre de Fêtes où tous les arts s'allieraient pour la même joie, de Fêtes et de Cérémonies qui donneraient à la vie une humeur, une intensité, un charme nouveau. Ce n'est point que chez nous le public désirable soit préparé plus qu'ailleurs; seulement, plus qu'ailleurs, M. Morice voit ici possibles les éléments d'un tel public.

Les meilleurs de chez nous aideront sans doute M. Morice à hâter la réalisation de ce vœu.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Ruskin, Rossetti, Preraphaelitism Papers. 1854-1862, arranged and edited by W. M. Rossetti, avec 12 illustrations, xxi-312 pages, cr-8°, 10 s. 6 d., George Allen. — The Collected Poems of William Watson, cr-8°, xiv-305 pages, 7 s. 6 d., John Lane. — John Davidson: The Last Ballad and other Poems. cr-8°, 187 pages, 4 s. 6 d., John Lane. — Alice Meynell: The Spirit of Place and other Essays, cr-8°, 106 pages, 3 s. 6 d., John Lane.

REVUES: *Fortnightly Review. — Nineteenth Century. — Macmillan's Magazine. — Temple Bar. — Cornhill Magazine. — New Century Review. — National Review. — Good Words. — Bookman. — Literature. — Outlook. — Criterion. — Studio.*

Ruskin: Rossetti: Preraphaelitism Papers. 1854 to 1862, sous ce titre Mr. W. M. Rossetti publie en l'accompagnant de notes explicatives et d'indications historiques et biographiques la correspondance échangée entre D. G. Rossetti et John Ruskin. Ce fut en février 1853 que Ruskin pour